

Culture & Savoirs

MUSIQUE

« Nous ne voulions pas d'un camp retranché à Uzeste »

La 44^e Hestejada de las arts aurait dû se dérouler du 14 au 21 août. Les nouvelles restrictions qui obligent à demander le passe sanitaire aux spectateurs auront eu raison d'un festival qui rime avec désobéissance. Entretien.

La programmation de cette année devait sceller les retrouvailles entre les spectateurs uzesteois et la bande à Lubat après l'annulation de l'année précédente. La décision de reporter les Hestejadas cette année ne s'est pas prise à la légère. Si elles avaient eu lieu, le village d'Uzeste aurait ressemblé à ce fameux « camp retranché » dont parle Bernard Lubat, avec des barrières et des cordons pour « fluidifier » la circulation. Transformer le public en un troupeau de moutons qui se serait pressé à un débat, un concert, une projection ou une exposition comme on va à l'abattoir, très peu pour Lubat et compagnie. Une situation à l'opposé de l'esprit de liberté, de fraternité, de partage et d'échange qui prévaut ici. La décision de reporter suscite ainsi une réflexion sur le hors-champ, le hors-cadre, le hors-saison « estivale » pour mieux se ressourcer et se réinventer. Bernard Lubat s'en explique.

Vous avez décidé de reporter et non pas d'annuler cette 44^e édition de l'Hestejada de las arts. Qu'est-ce qui a prévalu à ce choix ?
BERNARD LUBAT Annuler, ça aurait signifié tout plétiner, tout brûler, tout effacer. Reporter, c'est refaire, repenser ce que nous avions prévu. Cela fait longtemps que nous nous questionnons sur le temps, le pays hors période estivale. Dans un pays où on a troqué les parcs à moutons, les parcs à huitres pour les parcs Astérix, « aquatix », avec des reconstitutions pseudo-historiques et hystériques de festivals sons et poussières. Depuis des années, on a vu se mettre en place une organisation estivale des vacances de l'esprit pour les classes populaires et même bourgeoises avec une prolifération de festivals en tout genre : festival de la moule à gaufre, festival de la tomate... On va finir par devenir, comme le disait si justement André Benedetto, « des éleveurs de cigales ». Du coup, se dessine un pays à deux vitesses : dix mois de l'année durant lesquels rien ne se passe et deux mois intensifs où les festivals s'enchaînent. Cela crée une relation redoutable avec les commerçants, les artisans, qui misent sur ces deux mois pour vivre le reste de l'année, et les touristes, qui pensent qu'ils se font gruger.

Vous allez décaler l'Hestejada à cet automne, cet hiver ?

BERNARD LUBAT On va jouer avec le temps, avec les saisons. Il nous faudra louer un chapiteau, enfin si on en aura le droit, car, pour l'heure, les rassemblements de plus de cinquante personnes dans les espaces publics des villages sont interdits. On essaie de rebondir en réfléchissant à l'aménagement public du territoire, notre territoire. On envisage de faire ce que l'on n'a pas pu faire cet été, avec des ateliers, des « imagin'actions éducatives », poursuivre les rencontres, les concerts, les projections... L'idée étant



Bernard Lubat, fondateur du festival de jazz et de musiques improvisées.
 Patricia Huchot-Boissier/Hans Lucas

de repartir dans les villages, dans ce hors-saison estivale qui s'avère une traversée du désert durant dix mois.

Au passe sanitaire, vous rétorquez l'impasse sanitaire. C'est-à-dire ?

BERNARD LUBAT Tout le monde le reconnaît, cette situation nous conduit dans une impasse sanitaire. Ce passe sanitaire équivaut à se passer de sanitaire. Il faut entendre les mots, ce qui se cache dans les mots. Où va-t-on ? À quoi joue-t-on ? Cette gestion kafkaïenne de la crise met en lumière une stratégie interventionniste, clientéliste. Il s'agit donc pour nous de résister à cet agenda libéral : une hestejada de la création artistique, c'est faire de la prévention, pas de la « cajolation ». Dans tous les festivals de la chanson, on voit débarquer des vedettes, des gentils artistes cool qui viennent nous cajoler, nous consoler. C'est une intoxication des congés payés des classes populaires, on leur vend la télé à la plage. Et ces artistes, légèrement poètes, sont des professionnels de la profession dopés au succès « en-tubé ». Et on envoie ça à la gueule des gens comme l'incarnation de la réussite alors qu'ils sont des phénomènes estivaux, des larbins de luxe. Quand la saison est finie, quand les vampires sont partis, il ne reste plus rien, que le désert. C'est ●●●

●●● « Nous ne voulions pas d'un camp retranché à Uzeste »

comme pour les hôpitaux : quand ils ne rapportent plus rien, qu'ils ne sont plus rentables, on les ferme. Si nous parvenons à faire l'Hestejada en plein hiver, nous jouerons avec la problématique de la nature, du froid, du vent, de la pluie...

Vous êtes peu nombreux à avoir pris une telle décision, à réfléchir de la sorte...

BERNARD LUBAT Les gens acceptent, ils n'ont pas le choix. C'est comme le passe sanitaire. Ou le mot « complotiste » : ce mot a débarqué au point qu'on ne sait plus très bien qui sont finalement les complotistes. On ne parle plus de résistance, de pensée critique à l'œuvre mais de complotisme. On ne réfléchit plus que de façon binaire : le bien, le mal, le vrai, le faux. Ce mot a surgi et recouvert d'un édrédon le monde entier. À qui profite le complotisme ?

Quel est le climat à Uzeste ?

BERNARD LUBAT On est tristes, mais c'est la situation générale. L'an dernier, nous avions dit qu'on ne jouait pas « quand même ». Cette année, artistiquement, philosophiquement, on ne pouvait pas jouer à faire semblant, on ne voulait pas transformer Uzeste en un camp retranché. Nous nous inscrivons dans les pas des anciennes fêtes villageoises dans lesquelles on injecte de la pensée, de la poésie. Ici, le monde s'est volatilisé alors nous repartons avec nos forces contemporaines, sur les traces laissées

« Reporter, c'est refaire, repenser ce que nous avions prévu. »

par ceux qui étaient là avant, qui ont travaillé avant nous pour donner un sens à la « reconquista » du vivant. Vivre de musique à vivre ou survivre de musique à crever, telle est la question. On ne s'imagine pas la solitude et le désespoir des gens qui peuvent à peine survivre. Uzeste musical, c'est Uzeste médical ! On se soigne, on n'a rien à vendre. Certains festivals autour se sont déroulés en se transformant, s'adaptant, en se blessant aussi...

Vous parlez de « camp retranché »...

BERNARD LUBAT On ne veut pas se transformer en camp retranché. On veut créer dans la forêt, imaginer un récit poétique les pieds dans l'eau, tutoyer la nature, les champs, les odeurs, les nuages, des éléments qui font partie de l'œuvre à créer. Quand Michel Portal joue perché en haut d'un chêne, il ne joue pas la même musique que dans une salle. Dans une salle, les musiciens répètent de l'attendu. Ici, à Uzeste, on est dans l'inattendu. C'est aussi une façon de mieux sentir cette ruralité, ce monde des vivants qui était là avant nous, un monde de paysans, d'ouvriers agricoles avec ses scieries, ses usines. Que fait-on de cet héritage ? L'artiste intervient en y apportant sa contribution. La semaine prochaine, je vais jouer un quart d'heure pour les corbeaux, comme un signe d'être vivant dans un pays qui veut vivre... ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
 MARIE-JOSÉ SIRACH